

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel BARRAS

Culture et (ou) cultures (1)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 77-90

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *CULTURE et (ou) cultures*

Un article paru dans le no 4/87 des *Echos de Saint-Maurice*, et que j'avais consacré à l'Evolution, concluait que « notre évolution génétique doit être accompagnée et tempérée par une évolution culturelle ». Cette allégation a laissé plusieurs amis-lecteurs sur leur faim et je me propose, dans les lignes qui vont suivre, de préciser la notion de culture.

Pour aborder ce sujet, faisons appel à deux séries de faits d'observation quotidienne :

a) Les médias attirent constamment notre attention sur des publications littéraires, des expositions de tableaux ou de sculptures, des conférences consacrées à l'histoire, des concerts. Nos conversations sont truffées de références culturelles : nous parlons d'entité culturelle, de dimension culturelle, de valeurs culturelles, etc. La culture est descendue dans la rue et, voyons la publicité, tout bientôt se vendra sous l'emballage de la culture.

b) Autrefois la curiosité pour l'étude des civilisations était le fait d'une petite élite de chercheurs archéologues, ethnologues ou anthropologues. Aujourd'hui le commun des mortels peut voyager et même aller vivre dans le pays étranger de son choix. Mon expérience personnelle n'a rien d'original à cet égard. Je veux simplement dire quelle émotion et quelle fascination m'ont saisi dans le massif de l'Air à la contemplation de gravures rupestres remontant au néolithique ou à la vue, dans le désert du Ténééré, de meules, de lances, de tessons de poteries datant de la même époque : j'ai eu l'impression d'être un berger ignorant vivant dans un site où de grandes civilisations ont fleuri jadis et devant lesquelles nos certitudes d'Européens conscients de leur supériorité s'effritent. Dans mon activité de médecin de brousse au Cameroun, j'ai pu découvrir dans le mode de vie des indigènes, quelques traits, qu'on retrouve peut-être dans d'autres régions du globe, mais à qui les Africains ont donné une coloration particulière : tonus de

fraternité humaine apparemment inconditionnelle, sens communautaire du don (don d'émotion, de sympathie, don d'images et de formes, don du rythme), participation aux forces cosmiques, communion de l'homme avec les êtres ; la langue est une langue tonale : chacun comprend le tam-tam comme sa propre langue et sait à qui il s'adresse en particulier ; sculpture et musique sont le domaine royal négro-africain : on sait ce que l'art moderne européen doit à l'éblouissante découverte de l'art nègre remontant aux premiers millénaires avant Jésus-Christ ; il n'est pas cependant dans mon propos de décider, et j'en serais bien incapable, si ce que L. S. Senghor appelle les valeurs de la Négritude constituent ou non un fond de croyances communes à l'humanité et participent de la « pensée sauvage » dont Cl. Lévi-Strauss a montré l'importance.

Ces faits, malgré leur banalité, permettent de saisir deux dimensions dans la notion de culture :

a) **Une dimension ou résonance purement intellectuelle.** Dans cette acception la Culture *sensu stricto* signifie à la fois le domaine où se déroule l'activité spirituelle et créatrice de l'homme, à la fois la méthode de développement de certaines facettes de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés et à la fois le résultat de ce processus qui se traduit par l'aisance dans l'exercice de l'esprit, la participation à une certaine manière de penser et de réagir, l'ensemble des connaissances permettant l'usage du sens critique et du jugement. En un mot la culture représente tout ce qui élargit la pensée et la conscience individuelle et collective.

b) **Une dimension globale.** La culture est davantage que les connaissances dont il vient d'être fait mention ; elle est la manière de vivre et d'envisager le monde ; elle est un système de compréhension entre les individus, elle imprègne toutes leurs activités (politiques, commerciales, sociales, économiques, de communication, etc.) ; elle n'est pas le lot d'une élite de poètes, artistes ou penseurs, elle est l'affaire de tous. **La culture n'est donc pas une abstraction mais un système de relations vécues et réelles.** Dans cette dimension globale, on perçoit que « culture et civilisation recouvrent des notions non pas mêlées mais connexes qui procèdent étroitement les unes des autres » [1]. On peut dire que la culture est l'expression d'une civilisation, mais aussi que, si une culture vraiment humaine existe (mais est-ce le cas ? nous en parlerons plus loin), elle transcende la civilisation dont elle est le reflet.

A) Ces réflexions préliminaires suscitent la question essentielle :

**Existe-t-il une Culture vraiment humaine reposant sur la Nature et qui serait la Culture, ou bien n'existe-t-il que des cultures particulières (ma culture, notre culture, etc.) ?**

1. **Quelles sont les relations entre Culture et Nature ?** Peut-on parler d'une culture naturelle qui serait le lot de tous les hommes ? Pour répondre à ces questions, je me référerai à l'analyse très pertinente qu'en a faite H. Ey [2].

1.1. L'histoire des civilisations ne peut se concevoir que comme une dialectique progressive qui sublime l'Inconscient (Freud) ou comme une institution progressive de la Raison (Hegel, A. Comte, K. Marx). Dans les formes élémentaires de sociétés (dans **les cultures archaïques**, primitives ou dites sous-développées) s'est instaurée la « pensée magique », à savoir une forme de pensée qui emprunte ses caractères au symbolisme des processus primaires de l'Inconscient ; ces processus constituent la **modalité de connaissance la plus intuitive**, la moins discursive, celle qui en chaque homme échappe à son propre contrôle, pour le relier (religion) au monde des images archétypes.

1.2. Si l'on étudie les niveaux de développement historico-culturels que franchissent les sociétés ou corps sociaux, si l'on essaie d'autre part de saisir l'évolution d'un individu, l'idée suivante s'impose nécessairement, sans connotation aucune de jugement moral : il existe d'un côté de l'inférieur, du primitif, de l'élémentaire et de l'autre côté du supérieur, de l'élaboré.

1.3. On ne peut rien percevoir ou comprendre de l'homme sans le saisir dans son humanité, c'est-à-dire dans le mouvement progressif de son histoire : sa manière d'être au monde est d'être jeté dans la temporalité de son **existence qui a une fin, un sens** qui implique une dialectique d'évolution et de progrès. **La notion de primitivité, d'archaïque, d'archétype est impliquée dans toute analyse existentielle de l'homme**, de chacun et de tous, pris comme individus et de tous ceux qui forment une organisation sociale, une culture.

1.4. Les idées, les comportements — donc la culture — des sociétés primitives sont des modalités de pensée et d'action caractérisées par les structures de l'Inconscient ; elles sont constantes dans les formes élémentaires du devenir conscient. Il s'agit tout d'abord d'une phase paléontologique ou prélogique des formes archaïques de la pensée et de la mentalité de la société humaine ; à cette première étape succède dans le développement ontogénique de l'homme, la phase animiste où le monde du primitif comme celui de l'enfant se peuple d'esprits.

## **2. La culture est une production artificielle de l'homme.**

A l'idée d'un ordre des choses, c'est-à-dire d'une nature aux lois déterminantes, s'oppose l'idée fondamentale d'un ordre humain ou supraorganique, qui est une production artificielle de l'homme et qui est celui de la culture. La nature vise le monde comme un système déterminé par des lois rigoureuses différentes du monde juxtaposé ou superposé de la culture. Il y a séparation mais aussi articulation de l'ordre des phénomènes humains et de l'ordre général des choses.

2.1. Sous peine de perdre son sens, l'ordre moral est distinct de l'ordre naturel ; il y a nécessité d'un ordre de la liberté, de la transcendance à l'égard de l'ordre naturel. Il est par exemple impossible de soutenir la notion d'une morale purement naturelle (nous parlons ici de la nature en général en tant qu'ordre des choses et non de la nature de l'homme) car la nature n'est ni la loi du bien (« divine nature » de Platon ou « bonne nature » de Rousseau) ni le support du mal (comme le laisserait croire une certaine tradition chrétienne issue d'une mauvaise interprétation de saint Paul ou inspirée par Luther).

2.2. La nature d'un être vivant est sa forme originaire ou génétique qui prescrit et impose son programme de développement, sa continuité à la logique du vivant, à savoir sa forme d'évolution. Celle-ci au point de vue biologique part des caractères génétiques de l'espèce s'exprimant de façon variable suivant les individus (façon — ou mode — qualifiée de phénotype). Ce n'est que lorsque ce phénotype est atteint que la culture intervient : le rôle du milieu, de la société est inexistant au niveau du patrimoine héréditaire ; il intervient par contre en faisant en sorte que les variations individuelles

puissent se développer ; **la culture est le résultat de l'action du milieu qui est facteur de variation, de contingence, de relativité.**

2.3. **Tout ce qui dans le monde ajoute une plus-value** (œuvre d'art, outil, institution) **à la production naturelle est du domaine de la culture.** Les activités et réalisations de celles-ci, c'est-à-dire les structures sociales, techniques, industrielles, esthétiques, gardent toujours un rapport avec la nature ou dépendent de ses exigences : elles ont comme finalité d'être **un complément à la pure mécanicité des choses.**

### 3. **Mais quelle est la nature de l'homme ?**

3.1. Pour les tenants de l'attitude « matérialiste » ou « déterministe » l'homme n'est « que nature » : il est dans la nature et soumis uniquement aux lois de la nature, qui est l'ordre de la réalité des choses. Une deuxième conception, antinomique de la première, fait de l'homme un être « hors nature », dont le destin et les institutions échappent à la nature : l'homme doit maîtriser la nature. Il est en fait impossible d'opposer l'homme et sa culture (ses institutions, sa créativité, sa morale) à la nature. En effet la nature de l'homme composé de corps et d'esprit est complexe et se situe à divers niveaux ontologiques : la Nature de l'homme comporte **la nécessité de se dépasser. Etre un homme c'est pouvoir prolonger sa nature** : appartenant à une espèce vivante faite d'une matière obéissant aux lois de la biologie et de la physique, il doit et il peut produire une **superstructure pour accéder à l'humain**, que l'on ne peut réduire simplement à une nature vivante. La Totalité de l'être humain, ce n'est ni sa nature physique seule, ni son psychisme seul mais est réalisée dans **la faculté qu'il possède de produire un ordre transcendantal d'existence grâce à un système personnel de valeurs et de relations : cette faculté est la culture**, qui est un système ouvert sur l'indétermination et la contingence des décisions et permet d'atteindre au niveau de la subjectivité. Il ne faut donc pas opposer mais concilier la nature du corps (forme primitive de l'histoire humaine) et la nature humaine (production facultative et problématique de la culture) : par la culture l'homme devient capable de transcender sa propre nature d'être vivant, de connaître et de maîtriser la nature des choses, de communiquer avec les autres qui dépassent également ce qui, chez chacun, appartient à l'espèce : de la sorte l'homme atteint à la subjectivité.

3.2. La culture n'est donc pas composée, pour l'essentiel, de déterminations inconscientes ou de modes d'être typiques et héréditaires mais de valeurs offertes à l'intelligence des hommes et d'œuvres qui ne témoignent rien de pittoresque ou de folklorique. Il ne faut pas attribuer à la nature ce qui relève de la culture, ni considérer comme universel ce qui est relatif et contingent. Le fondement de l'idée de culture est la primauté de l'acquis sur l'inné ou sur la nature, c'est l'idée liée à l'histoire en tant que dimension de l'être humain. Comme le dit F. Laplantine [3], « la culture émerge de la nature pour y introduire un ordre qui n'y était pas prévu ». Elle est donc une fonction de communication ou d'échanges aux modalités différentes (langage, économie, etc.), un ensemble de comportements, de savoirs, de savoir-faire caractéristiques d'un groupe humain : ces activités étant acquises par des processus d'apprentissage et transmises à l'ensemble de ses membres. Ces diverses formes d'apprentissage ne consistent pas seulement en un amoncellement de connaissances mais enrichissent harmonieusement l'existence car elles portent sur les divers domaines de la vie humaine : tel est le but idéal de la culture.

En corollaire des quelques données qui viennent d'être développées plusieurs questions surgissent : peut-on parler de culture de base (universelle ou humaine) ou existe-t-il seulement des cultures particulières (voire raciales ou nationales) ? Ces dernières sont-elles simplement différentes les unes des autres ou y a-t-il, entre elles, une évolution ou des étapes menant d'une culture primitive à une culture plus élaborée ? Sur quelles valeurs se fonde une culture ?

Telles sont les interrogations auxquelles nous essaierons de répondre ci-après sous chiffres 4, 5 et 6.

#### **4. Culture universelle ou (et) cultures particulières ?**

4.1. « L'homme est pur devenir et c'est dans la culture qu'il devient quelque chose qui transcende la nature et ce quelque chose n'a d'autre support qu'une culture particulière » [3]. Malgré l'unité de l'espèce humaine, l'observation journalière et l'expérience de chacun montrent qu'il y a une diversité

culturelle très importante qui est la conséquence non pas de prédispositions congénitales mais de situations sociales, techniques, climatiques, économiques différentes. Cependant la relation ne va pas uniquement dans le sens société → culture, mais aussi dans le sens contraire culture → société : en effet on peut soutenir avec J. B. Grize [4] qu'il existe un réseau de sociabilité plongeant ses racines dans l'histoire de l'humanité : ce « préconstruit » qui est la culture peut aussi être considéré comme fondement de toute la réalité sociale.

4.2. L'étude de l'homme dans sa diversité, à savoir l'étude des diverses cultures de l'humanité, montre que ce que nous, hommes du monde occidental, tenons pour naturel est en fait culturel. **La connaissance de notre culture passe inéluctablement par la connaissance des autres cultures : nous ne représentons qu'une culture possible parmi tant d'autres.** « Les hommes ont en commun une capacité : celle de se différencier les uns des autres ; s'il y a quelque chose de naturel dans l'espèce humaine c'est son aptitude à la variation » [3].

4.3. **L'altérité et la multiplicité des cultures sont donc une réalité.** Il n'est pas superflu de répéter avec force que nos comportements ne sont pas inscrits en nous à la naissance, mais acquis au contact de la culture qui règne dans la région où nous vivons. Nous devons donc rompre avec l'attitude de l'humanisme classique qui, au lieu de penser la différence, tente (en vain) de la réduire. Le social est la totalité des rapports que les groupes et les individus entretiennent à l'intérieur d'un même ensemble (ethnique, régional, national). **La culture est plus que le social** : elle est le social sous l'angle des **caractères distinctifs que présentent les comportements individuels** des membres de ce groupe ainsi que sous l'angle de ses **productions originales** (artisanales, artistiques, religieuses, etc.).

4.4. **La diversité des cultures est irréductible**, elle est conditionnée par les traits singuliers du comportement de chacun (variation culturelle repérable dans chacune de nos activités) et par les structures de base (perceptives, cognitives et affectives) constitutives de chaque personnalité.

4.5. Pour comprendre une culture il est donc nécessaire d'intégrer tous les aspects (biologiques, économiques, historiques, religieux, esthétiques, etc.) constitutifs de cette culture.

4.6. La perception des diversités culturelles est à l'origine de la recherche par chacun de son « **identité culturelle** ». Cette quête de ses propres racines est un fait relativement récent actuellement très à la mode et qui a provoqué de fâcheux dérapages : la position du romantisme allemand à cet égard est exemplaire, elle est bien analysée par A. Finkelkraut [5] qui en dit ceci : « Ma culture est l'esprit du peuple auquel j'appartiens et qui imprègne à la fois ma pensée la plus haute et les gestes les plus simples de mon existence quotidienne. » Ainsi donc le souci des valeurs immuables c'est-à-dire le sentiment de l'universel est flétri et les particularismes de la race, de la nation sont glorifiés. Ce **racisme culturel** fait que « au moment même où l'on rend à l'autre homme sa liberté, son nom propre et sa personnalité disparaissent dans le sein de la communauté, il n'est plus qu'un échantillon » [5]: Hitler n'est pas loin. Tout ce qui est étranger à la vie d'un peuple devient pour lui souillure, l'étranger est récusé parce qu'il est autre. Ce racisme fondé sur la différence remplace celui des anciens colons ; la recherche de la culture raciale substitue la hantise de la contamination à l'arrogance coloniale. En bref le culte de l'identité culturelle, s'il est mal compris ou s'il est exploité à des fins politiques, peut devenir instrument de domination, de parti unique ; « le génie national dégénère en affirmation d'originalité absolue, la liberté devient un attribut collectif et non plus individuel » [5]. L'individu ne compte plus ; bon gré mal gré, il « est immergé et noyé corps et âme dans un destin collectif et l'immanence de sa communauté » comme le dit Régis Debray.

4.7. Mais, Goethe le proclame dans ses *Ecrits sur l'Art*, l'homme cultivé, « le poète — comme homme et citoyen — aime sa patrie » et sait que « la patrie de sa puissance et de son action c'est **le Bon, le Noble, le Beau qui ne sont attachés à aucune province spéciale** et qu'il saisit et forme là où il se trouve ». La culture humaine ne doit en aucun cas se réduire à la somme des cultures particulières, elle ne doit pas ériger en absolu son enracinement dans un lieu ou une langue, elle doit transcender cette dépendance. Les productions de l'esprit ne doivent pas être soustraites à la circulation généralisée des biens et, en matière de culture, les nations ne doivent pas se replier sur elles-mêmes. Goethe ajoute : « Le " génie national " supprime à la fois l'individu et... ce mélange fécond d'éléments nombreux et nécessaires qu'on appelle l'humanité. » L'homme doit s'arracher à la sphère nationale, parler, penser et créer en être autonome sans être absorbé par son milieu ; avant la culture française, anglaise, allemande, italienne, **il y a « la culture humaine qui est l'aptitude de l'esprit à déborder au-delà de la société et de l'histoire »** ; elle permet de tisser des liens au-dessus de toutes les différences

et de constituer des lieux où l'humanité pourrait avoir raison de son morcellement en myriades d'esprits locaux et transcender les différences de siècles, de races, de langues » [5].

## 5. La culture évolue-t-elle ?

5.1. **Selon la pensée évolutionniste**, qui se fit jour vers les années 1885-1890, il existe une espèce humaine identique mais qui se développe dans ses formes techno-économiques, sociales et culturelles, à un rythme inégal, selon les populations, en franchissant les mêmes étapes pour atteindre le niveau terminal qui est celui de la civilisation. Pour Haeckel (1834-1919) l'ontogenèse reproduit la phylogenèse, autrement dit l'individu traverse les mêmes phases que l'histoire de l'humanité, d'où l'identification des peuples primitifs aux vestiges de l'enfance de l'humanité. Pour J.G. Frazer (1854-1941) il existe un processus universel conduisant par étapes successives de la magie à la religion puis de la religion à la science.

Cette théorie, qui s'était donné comme justification et but de tenter d'arriver à la compréhension de toutes les cultures, en particulier les plus lointaines et les plus inconnues, **ne résiste pas à l'analyse**. L'objection principale qui peut lui être faite est que **c'est par rapport aux seuls critères de l'Occident du XIX<sup>e</sup> siècle que l'on mesure l'importance du soi-disant « retard » des autres sociétés** appelées ou contraintes à rejoindre le peloton de tête : les progrès techniques et économiques de l'Occident étant tenus pour la preuve éclatante de l'évolution historique, dont on cherche à hâter le processus et à reconstituer les stades. L'Europe et les USA définissent l'accession des sociétés archaïques ou primitives à la culture occidentale en fonction de ce que nous tenons pour des « valeurs » supérieures : production économique, religion monothéiste, famille monogame, morale chrétienne. L'évolutionnisme apparaît dès lors comme la justification du colonialisme : Livingstone (1813-1873), missionnaire blanc (donc « civilisé ») ne déclarait-il pas « être venu parmi les Noirs, en tant que membre d'une race supérieure avec le désir d'élever les parties les plus dégradées de la famille humaine » ?

5.2. On ne peut s'empêcher de constater, avec Lévi-Strauss, qu'il existe dans la culture une sorte de structuration de certains éléments, une mise en jeu de certaines données de base que chaque société interprète dans des

termes qui peuvent être communs ou particuliers. Ces matériaux culturels identiques sont des données invariantes de l'histoire mais ils peuvent être agencés ou structurés de façon variable ou contingente lorsqu'on passe d'une culture à l'autre, d'une époque à une autre. Au cours du temps on assiste à une modification ou un déroulement de ces structurations, les programmes pouvant varier. Il existe une dynamique interne à chaque culture : **la culture n'est pas intemporelle, abstraite, elle est empirique** car elle se déroule dans les sociétés en pleine mutation et il y a donc indissociabilité de la culture et des niveaux du social et les structures évoluent. Cette **dynamique propre d'une culture donnée est liée non seulement au changement social mais également à l'interpénétration des cultures** qu'on désigne par le terme d'acculturation. Cette façon de voir les choses rend compte de plusieurs faits relevés plus haut, à savoir : la différence existant entre les diverses cultures et, en même temps, l'unité de chaque culture ; l'existence à la fois d'une **identité formelle entre les cultures** (inconscient universel constitutif des matériaux culturels invariants) et à la fois d'une **multiplicité des contenus culturels différents**.

5.3. L'interpénétration des cultures (acculturation) fait partie, nous venons de le dire, de la dynamique culturelle. Il s'agit non pas de l'imposition d'une culture mais de l'adoption par une culture de normes appartenant à une autre culture : la distinction est de taille et doit être toujours présente à l'esprit de tous ceux qui s'occupent de développement du tiers monde : ce type de développement, en effet, doit mobiliser non seulement les ressources naturelles, le travail, l'organisation et les capitaux mais aussi la culture : **le développement est tout autant un problème culturel qu'économique** et il s'agit « de s'appuyer sur les traditions d'une société comme facteur potentiel de développement et de viser une nouvelle identité culturelle considérée comme signe efficace de cohérence » [5]. On peut dire qu'il y a possibilité de permettre à une culture donnée de rendre plus explicite sa propre différence, mais il faut reconnaître la difficulté d'organiser politiquement, économiquement et socialement l'évolution de cette différence. Si le danger de dérapage vers une lutte anticolonialiste existe, on doit tout de même admettre qu'il y a possibilité pour une société d'accéder sans heurts au stade de société industrielle de deux façons : soit en conservant le patrimoine culturel menacé, soit en analysant les mutations culturelles imposées par le développement très rapide de toutes les sociétés contemporaines : de toute façon on doit « proposer non pas des solutions mais des instruments d'investigation utilisables pour réagir au choc d'acculturation qui pourrait aboutir à un développement

mal concerté produisant la négation des particularismes économiques, sociaux, culturels d'un peuple » [5]. Si mal que ces réalités soient maîtrisées (la définition d'une identité culturelle demeurant problématique), il faut les garder à l'esprit. En effet une des clés de ce développement est sa relation avec la culture scientifique et la technologie y afférente. La référence aux traditions culturelles peut paraître empêcher cette relation, si l'on considère les traditions comme fixées et non pas créatrices. Les performances de la culture scientifique et les valeurs qu'elle véhicule ne sont pas récusées mais « le débat porte sur les possibilités de l'appropriation de la science par les sociétés qui ne veulent pas les subir mais cherchent à les maîtriser » [5], ce que résume bien un slogan que j'ai personnellement entendu au Cameroun : « développer pour libérer ». Il faut remarquer que ce débat existe aussi dans les pays industrialisés comme dans les autres, mais tous — malgré ce qui les distingue — considèrent le développement né de la culture comme inévitable et problématique à la fois.

5.4. Sur le plan individuel, il est évident que la culture se développe avec l'âge, en s'enrichissant et s'approfondissant. Cependant, comme le dit Ramuz [6], nous savons que « beaucoup d'hommes, et même la plupart, ne valent pas l'enfant qu'ils ont été, mais là est la grande épreuve : il faut que l'homme dépouille l'enfant pour le dépasser, puis qu'il le revête à nouveau ; il faut qu'il se hausse à d'autres richesses mais que, de cette hauteur nouvelle, se baissant, il sache ramener à lui la parure qu'il a laissé tomber »... « Le phénomène est d'élargissement ; l'homme nouveau, que chacun est, contient aussi l'homme qu'il était comme le fruit son noyau... Me voici désormais tout simplement à mon étage d'homme, mon étage de sentiment, de goût et de culture. »

## **6. Le Symbole, instrument de la culture**

La culture est un système de représentations symboliques du monde qui sont le propre de l'homme : en effet même s'il existe une sociabilité cellulaire et animale et, dans un certain sens, une sociabilité de l'agencement dans le monde atomique et cosmique, on doit admettre que la culture est strictement du domaine humain, car l'homme seul est capable de se représenter la réalité et le social par des productions symboliques. Ce problème a été particulièrement bien étudié par R. Berger [7], auquel les réflexions qui vont suivre vont faire ample référence.

6.1. Le langage écrit ou parlé, l'image au sens le plus large, le son et actuellement l'informatique sont les instruments de la communication : ils reproduisent la réalité. Pensées visuelle et conceptuelle ressortissent à la même activité. Il n'y a pas seulement enregistrement mais ensemble d'opérations complexes dont chaque société tire le type de réalité qui lui est propre : il y a donc construction et reproduction. Dans chaque civilisation donnée les mots et les images représentent la réalité : celle-ci n'est pas ce que nos sens perçoivent mais elle comporte une dimension non pas supplémentaire mais fondamentale, la dimension culturelle. Il y a donc, suivant les civilisations considérées, des **idées et des images différentes de la réalité**. Les diverses cultures ne sont cependant pas arbitraires, elles se déploient avec la même nécessité. Malgré leur diversité, toutes ont un point commun, à savoir que dans tous les systèmes il y a croyance, **adhésion à la valeur symbolique de la représentation qu'on se fait de la réalité**. Cette dimension symbolique est indissociable de toute culture et il est impossible et faux de juger les contenus culturels sans tenir compte de cette dimension qui les sous-tend. C'est ainsi par exemple que l'Africain se méfie de la raison discursive et préfère la raison intuitive, sa connaissance ne s'exprime pas en chiffres ou en raisonnements mais en œuvres d'art, en images rythmées, où le symbole n'est plus seulement signe mais sens identificateur.

6.2. Le langage et l'image dans leur sens le plus large, les moyens audiovisuels, l'informatique sont des reflets de la réalité et peuvent être des moyens culturels.

6.2.1. Chaque **langue** parlée ou écrite reflète et construit la réalité selon sa morphologie et sa syntaxe et simultanément déborde sa fonction sociale de communication pour répondre aux besoins affectifs et poétiques des individus.

6.2.2. Les **arts** sont le meilleur point de référence pour qualifier une culture ; ils contribuent, par un processus de simulation, à donner, avec des degrés d'interprétation variables, des modèles et des symboles de la réalité. Simuler la réalité signifie représenter la réalité au double sens d'en être la reproduction mais aussi d'avoir le titre et la qualité pour se présenter à sa place.

6.2.3. De même que la langue permet d'articuler au plan du dire les rapports qu'une société entretient avec son milieu et ses membres, de même **l'outil et la technique** permettent d'articuler sur le plan du **faire** les figures

interrelationnelles que la société établit avec son milieu et ses membres : **la technique peut donc aussi appartenir à la culture**, qu'un humanisme étriqué a trop souvent réduite à la littérature, à la philosophie et aux beaux-arts que s'arrogeaient quelques privilégiés.

6.2.4. **L'informatique**, outre sa fonction de gestion et d'aide à la décision, peut avoir une fonction culturelle car elle s'exerce sur des objets issus de conventions socioculturelles qui agissent comme symboles (étymologiquement : ce qui sert à réunir deux parties) en mettant en correspondance réalité et culture d'une époque, d'une technique. En multipliant le pouvoir et les effets quasiment à l'infini, elle prend en compte le besoin de connaître et de savoir et participe à la **stratégie de la connaissance** ; une des expressions de celle-ci est la simulation qui pose la question suivante : étant donné tel problème, comment est-il possible de construire un modèle qui, tenant compte des éléments connus et probables, permette de les faire fonctionner au plus près de la réalité ? Le plus ou moins grand degré d'adéquation entre modèle et simulation, c'est-à-dire entre la réalité et l'idée qu'on s'en fait, permettra d'évaluer le caractère culturel plus ou moins relatif de cette technique.

6.2.5. La **Science** remplace le système symbolique religieux fondé sur la Révélation et l'Écriture par un autre système symbolique qui accorde foi en premier lieu à l'expérimentation pour établir les lois de la nature. Nous verrons plus loin qu'il n'y a pas irréductibilité a priori de la science à la culture.

6.2.6. Une culture se qualifie par ses « **valeurs** », c'est-à-dire par les normes sur lesquelles elle se fonde et qu'elle juge dignes d'estime et les plus aptes à lui permettre de réaliser son but. Ces valeurs n'existent que dans les membres de cette culture, d'une vie toute subjective. Elles reposent sur l'accord des jugements collectifs que nous portons sur l'aptitude de la culture à être plus ou moins crédible ou désirable. Ces valeurs ne se définissent donc pas par des notions abstraites mais par la nature de l'engagement d'un groupe ou d'une société à telle image de la réalité, à telle attitude, à telle croyance plutôt qu'à telle autre et par le degré d'investissement et de complexité de ce processus. En définitive c'est **l'adhésion collective, de caractère durable, à un comportement symbolique qui donne la valeur à une culture.**

Nous aurons l'occasion ultérieurement de voir combien cette notion de « valeurs » peut être galvaudée et à quelles confusions elle peut aboutir.

6.2.7. Le sentiment de **plaisir esthétique** naît de la tentative de s'initier à une pratique symbolique, à savoir de l'apprentissage d'une technique (langue, peinture, sculpture, ordinateur, etc.) et également de son affiliation à un groupe exerçant cette technique. Ramuz dit : « Je cherche la raison de ce que je fais et je commence à voir que cette raison est le plaisir que je trouve à faire et que ce plaisir n'est pas à moi tout seul : la force de l'art est le ralliement » [6].

La définition que donne Berger [7] de la culture peut servir de conclusion à ce premier chapitre A de mon exposé : « **La culture est la représentation symbolique du monde qui n'a rien d'un ensemble statique d'images mais est un système dynamique complexe fonctionnant à la manière d'un interprète universel et permanent de ce qui vient de l'extérieur et de l'intérieur**, à savoir les sensations, les émotions, les sentiments ; ces interprétations donnent aux individus et aux sociétés un sens et les configurent. »

*(A suivre.)*

Gabriel Barras

## **Bibliographie**

- [1] D. Rops : « Ce qui meurt et ce qui naît ».
- [2] H. Ey : « Naissance de la médecine », Ed. Masson, 1981.
- [3] F. Laplantine : « Clefs pour l'anthropologie », Ed. Seghers, 1987.
- [4] J. B. Grize : « De la logique à l'argumentation », Librairie Droz, Genève-Paris, 1982.
- [5] A. Finkelkraut : « La défaite de la pensée », Gallimard, 1987.
- [6] C. F. Ramuz : « Le grand Printemps », Ed. de l'Aire, Lausanne.
- [7] R. Berger : « Jusqu'où ira votre ordinateur. L'imaginaire programmé », Ed. P. M. Favre, Lausanne, 1987.